

Une séparation d'Asghar Farhadi

Helen Faradji

Numéro 154, octobre–novembre 2011

Festival du nouveau cinéma 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65089ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Faradji, H. (2011). Compte rendu de [*Une séparation* d'Asghar Farhadi]. *24 images*, (154), 10–10.

Un raz-de-marée. Depuis sa présentation au dernier festival de Berlin, *Une séparation* n'en finit plus de séduire, déjouant toutes les règles traditionnelles de marketing et de distribution. Comment en effet ce film iranien sans stars, plongeant en éclairage naturel dans le Téhéran d'aujourd'hui et sans campagne de publicité pour l'accompagner, a-t-il pu réunir par le simple bouche à oreille près d'un million de spectateurs en France, être recommandé par Frédéric Mitterrand, ministre de la Culture, et faire d'ores et déjà partie des favoris pour le prochain Oscar du meilleur film étranger? La première explication attendue, celle qui tombe sous le sens après avoir découvert ce film merveilleux,

sensible et généreux, intelligent et humaniste, c'est celle de sa simplicité tant chaque élément de son scénario, construit avec une précision et une cohérence rares semble s'imbriquer dans le suivant le plus naturellement du monde.

Cette simplicité va pourtant rapidement se transformer en outil essentiel pour aborder la complexité d'une situation presque kafkaïenne. Tout commence par un passage chez un juge que nous ne verrons jamais. Très habilement, Asghar Farhadi nous laisse occuper la place de ce juge, en face d'un couple en pleine instance de divorce. Ils viennent d'obtenir leur visa, elle désire quitter le pays avec leur fille, lui refuse, ne pouvant imaginer d'abandonner son père souffrant d'Alzheimer. La séparation est déjà consommée. Avançant avec un sens de la surprise étonnant, le récit va nous mener aux côtés d'une autre femme, celle engagée par le mari pour prendre soin de son père. S'en suit une série de rebondissements et d'enchaînements de causes à effets bâtissant la première couche du film : celle du suspense. Enquête, vérité changeant sans cesse de forme, avec une perspective constamment renouvelée, *Une séparation* maintient une tension haletante au cours de ses deux heures sans que l'on sente la fabrication.

Porté par des comédiens d'une justesse de ton impressionnante (Leila Hatami, Peyman Moadi et Sareh Bayat en tête), le film aurait pu se contenter de tirer profit de cette base déjà solide. Mais l'ampleur et la puissance qu'il prend en se transformant en radioscopie de la société iranienne contemporaine deviennent proprement vertigineuses.

Ce sont d'abord les symboles utilisés par Farhadi qui frappent : partant de ces deux pôles – l'aïeul ne se souvenant de rien, métaphore d'un ancien Iran oublié, et la fillette de quatre ans, naïve mais jamais dupe, sous les yeux desquels se déroule cette histoire – se déploie tout un réseau de péripéties, le foulard blanc porté par cette fillette, seule touche de clarté dans un décor où dominent les tons sombres et gris, les institutions



(hôpitaux, tribunaux) toujours bondées à l'image d'un pays négligeant de protéger les libertés individuelles, la mise en scène privilégiant la caméra à l'épaule et une approche quasi documentaire reflétant sans nul doute la fébrilité d'habitants pris au piège d'un régime autoritaire et tyrannique. Peu à peu le titre du film devient plus clair. La séparation qu'il évoque n'est pas une, mais multiple, protéiforme. Il y a bien sûr celle de ce couple incarnant un désir d'affranchissement brimé, mais aussi cette séparation sociale qui divise l'Iran entre une classe moyenne, croyant pouvoir acheter une certaine tranquillité d'esprit (elle se trompe) et une autre, pauvre, prise à la gorge par la violence de sa situation. Et puis celle encore qui oppose deux femmes, l'épouse et l'aide-soignante, la pragmatique et la croyante, la moderne et la traditionnelle. De son premier à son dernier plan, ambigu et mystérieux, il n'est pas une donnée de ce film qui ne porte en elle une signification profonde et riche.

Chronique humaine et humaniste portant sur des personnages attachants un regard tendre et bienveillant qui n'est pas sans rappeler celui d'un Abdel Kechiche, étude nuancée et captivante du fonctionnement d'un pays finalement assez peu montré au cinéma, enquête rondement menée, *Une séparation* est tout cela à la fois. Mais il est surtout, et c'est encore plus rare, un film qui n'est rien de moins qu'un petit miracle. – Helen Faradji

LE FILM

Ours d'or au dernier festival de Berlin, succès-surprise de l'été en France, *Une séparation* doit sortir en Amérique du Nord début 2012, en prévision de la cérémonie des Oscar.

LE RÉALISATEUR

Encore méconnu au Québec, Asghar Farhadi est un habitué des palmarès des festivals occidentaux : Hugo d'or à Chicago pour *La fête du feu* (2006), Ours d'argent à Berlin pour *À propos d'Elly* (2009), Ours d'or à Berlin pour *Une séparation* (2011), ce dernier film totalisant déjà plus de vingt prix internationaux.